

Following the guides through their training, Satsuka describes the frustrations felt by many who worked for a particularly popular and established company run by a Japanese expatriot. The intensely “Japanese” or even “Zen” training style of the company’s owner runs contrary to the guides’ expectations of “‘rational,’ ‘modern,’ and ‘transparent’” (107) working conditions in Canada, leading many to conclude that the company is more Japanese than many contemporary companies in Japan. Satsuka carefully explores how the guides describe these cultural differences, attending to the ways that their descriptions reify boundaries between distinct ontologies while attempting to bridge those differences. An example occurs in the discussion of one guide’s frustrated attempt to decipher the meaning of “ecological integrity,” which leaves him asking, “What happens to a guide’s ecological integrity?” (183). He continues this line of thinking, exclaiming, “[My] brain is full of fragmented patches caused by environmental disturbances! [My] ecological health is in danger due to various environmental stressors!” (183). The tension he expresses in his exclamations expose the supposedly universal discourses of ecological science and conservation biology as being culturally situated. Attention to this helps Satsuka decentre Western perceptions of nature and to politically situate such ostensibly neutral scientific discourse in the history of the colonial West.

In later chapters, Satsuka discusses the impact of gender on the tourists’ and employers’ treatment of and opportunities given to guides. The guides’ intentional manipulation of their image is described by Satsuka as being a process of “co-modification,” (96) where they become the commodity they hope to sell by embodying the qualities associated with individuality, freedom and nature. For female guides, this presents an added complication whereby femininity is expected to be downplayed, as a gender-neutral self-presentation is desired by employers as a sign of competence. While the men polish their knowledge and linguistic abilities, the women are regarded as having a much larger set of obstacles to overcome if they are unable at first to appear physically competent. Smaller bodies and higher-pitched voices are described by employers as less desirable traits in guides, and employment opportunities are strictly controlled in relation to the confidence that employers place on the guides’ abilities. It is in this thoughtful discussion of gender in the tourism industry where the pressures associated with “co-modification” of one’s self-image are seen to weigh heavily on the formation of subjectivity, and Satsuka explores this compassionately. Some guides remain deeply unsatisfied with their self-image, even as they gain some success through their efforts; they later realize the trap that conforming to gendered expectations has become in their quest for self-actualization.

Satsuka segues between the necessity of macro-analysis of cultural, historical and socio-economic currents, and the micro-analysis of guides’ personal experiences, carefully attending to the connections between these scales. Scaling up from cultural constructs, such as gender, and back down to guides’ personal decisions helps situate the guides within the tourism industry while situating the industry in a global socio-economic and political context. The strength of the ethnography is in this detailed evocation of the connections between personal experience and cultural forms. It does, at times, become bogged down in description, but this is ultimately for the best, as the text benefits from the arrangement of these descriptions.

Given this, there is room for an expanded discussion of translation that is passed up, and there are fruitful theoretical connections that could have been drawn between ethnohistorical studies, as well as affect studies, which seem to present missed opportunities.

As the author argues, translation shapes perceptions of cultural difference, causing both culture(s) and difference(s) to become reified in the process, instantiating a contradiction where the impossibility of perfect translation is exposed in the act of overcoming a cultural difference that endures even after the effort to erase it (32). Much more could be said on this, though Satsuka does well to ground the discussion ethnographically, avoiding the disembodied “thought experiments” of Western philosophy. Overall a very enjoyable read, *Nature in Translation* ties the anthropological study of tourism to the study of the environment in productive and original ways.

---

**Massé, Raymond**, *Anthropologie de la morale et de l'éthique* Québec : Les Presses de l'Université Laval, 2015, 340 pages.

*Recenseur : Léo Magnin*  
*École Normale Supérieure de Lyon, IHRIM (UMR 5317)*

Les rapports entre morale et anthropologie s'étendent, au XX<sup>ème</sup> siècle, sur deux versants : soit celle-ci s'engage à faire de la première son objet d'étude, contribuant ainsi à une anthropologie de la morale ; soit la pratique anthropologique devient, par une dynamique inverse, l'objet de critiques d'ordre moral. Le premier ensemble agrège des travaux dont le principal apport scientifique est d'extraire la question morale de son environnement théologique et philosophique pour la faire comparaître socialement et historiquement, selon une approche initialement défendue par E. Durkheim et L. Lévy-Bruhl. Plus récente, la critique morale de l'anthropologie naît avec l'apparition de rejets du colonialisme, parfois à l'intérieur de la discipline elle-même, comme c'est par exemple le cas de la célèbre conférence de Michel Leiris, « L'ethnographie devant le colonialisme », prononcée en 1950.

Confrontés à des situations ambiguës mettant à mal l'assurance d'un relativisme méthodologique pourtant revendiqué (Hatch 1983), ou à des codes éthiques institutionnels s'imposant à leurs exigences de recherches, les anthropologues éprouvent la morale non plus seulement comme un objet d'étude autonome, mais sur le mode de la conflictualité entre des normes et des dispositifs d'enquête.

Raymond Massé indique dès le seuil de son ouvrage qu'il ne se propose pas de traiter des retombées morales de l'anthropologie, mais bien d'envisager celle-ci comme un « lieu de production de discours à la fois constructifs et critiques sur la morale et l'éthique » (p. 14). Il s'agit pour l'auteur de produire une synthèse introduisant aux débats d'un domaine en cours de structuration, pris en tension entre la philosophie et les sciences sociales. Sa démarche n'inaugure pas un retour à une anthropologie de la morale insouciant, précisément parce qu'un de ses intérêts majeurs est de mettre en lumière la transition menant de l'anthropologie de la morale à une anthropologie de l'éthique. Ce travail synthétique est servi par une érudition conjuguant réflexions théoriques et études de cas, ce

qui participe d'une tension conceptuelle refusant légitimement la division du travail intellectuel ayant cours : à l'anthropologie l'empirie, la théorie au philosophe.

La première des quatre parties de l'ouvrage entreprend un travail de clarification définitoire du lexique moral et éthique. Reprenant la distinction classique entre la morale, entendue comme un ensemble de conceptions portant sur le bien et le mal, et l'éthique, conçue comme une réflexion critique à propos des conceptions morales, les principes, valeurs, normes, règles et pratiques sont reliés selon une logique de la fondation qui fait que chacun des termes est garanti par le précédent, tout en le particularisant à un degré empirique supplémentaire. Formellement, les relations entre morale et éthique sont pensées à l'image d'une « spirale morale » : des normes établies sont soumises à une évaluation consciente et réflexive de la part d'un individu ou d'un collectif d'individus, dont les efforts produisent un agencement qui n'était pas contenu dans les normes précédentes.

Il s'agit ensuite de signaler les repères historiques de l'anthropologie de la morale et d'indiquer les présupposés qu'une anthropologie de l'éthique entendra dépasser – notons que ce dépassement est, pour l'auteur, à la fois historique et épistémologique. Les sept postulats retenus peuvent être ramenés à trois positions épistémologiques : un *réalisme empiriste*, qui consiste à croire que la collecte des composantes d'une morale particulière (principes, valeurs, normes, règles) ne pose pas de problème de méthode particulier pour atteindre une totalité représentative ; un *rationalisme*, qui se fait systématisme à échelle de la morale et qui affirme la capacité délibérative à l'échelle des choix individuels ; enfin un *holisme culturel*, conduisant à imaginer une stricte coïncidence entre culture et morale, laquelle ne peut que dissoudre les différences sociales entre les individus réels. Refuser de donner cours à ces trois positions classiques marque le point de bascule entre l'étude de la morale et de l'éthique, laquelle passe donc par une focale politique en mesure de remédier aux manques d'acuité sociale du culturalisme.

Raymond Massé met au jour trois lacunes majeures en anthropologie de la morale : les valeurs locales et universelles (aussi appelées « universaux ») sont des coquilles vides, tout comme l'*individu*, avec lequel l'anthropologie de l'éthique entretient au contraire un rapport privilégié et développé dans une troisième partie. Faire une anthropologie de la morale qui n'envisage plus une moralité (*i. e.* une morale propre à une communauté) s'imposant fatalement à un groupe, mais des individus capables d'une certaine liberté réflexive, se traduit par les prises de position toujours à renégocier entre une *personne morale*, dont les devoirs sont marqués socialement par la position qu'elle occupe dans une communauté morale (professionnelle, confessionnelle, politique, etc.), et un *sujet moral*, capable d'agir éthiquement selon son individualité singulière. C'est cet espace de jeu, au sens de marge d'action, que l'ouvrage nomme « agentivité », (*agency*) entendue à la fois comme un principe reproducteur et transformateur du monde social. Espace investi par l'individu, mais aussi par des collectifs, à l'image des comités d'éthique et d'initiatives politiques contestataires – l'ouvrage ne fait pas mention de ces dernières. Notons que la forte demande morale des sociétés occidentales depuis les années 1990, notamment via les comités d'éthique médicale, est signalée mais sans être interrogée dans ses causes socio-historiques.

Il convient de relever que la tension entre le social et l'éthique n'est pas pleinement résolue puisque celle-ci « est moins l'un des domaines du social qu'une compétence universelle transversale de l'humain pour justifier moralement ses actions » (p. 182), alors même que l'efficacité de l'agentivité « sera fonction des conceptions locales de la responsabilité, de la position sociale occupée par l'individu et des compétences (*capabilities*) de l'individu ou du groupe » (p. 203). Puisant les racines d'une agentivité universelle chez Paul Radin, qui dans *Primitive Man as Philosopher* (1927) affirmait déjà que l'individu n'était pas réduit à une partie interchangeable d'un groupe homogène, l'ouvrage peine à trancher entre l'attribution d'une réflexivité éthique universelle, agissant à l'instar d'une marque d'ethnocentrisme répudié, et l'affirmation restrictive des compétences socialement nécessaires à son existence, indice précieux de lucidité sociologique. Indécision fondamentale déjà comprise dans le titre de l'ouvrage, *Anthropologie de la morale et de l'éthique*, dont le « pari pédagogique » (p. 181) couvre probablement la confrontation sourde d'une subjectivation foucauldienne et d'une anthropologie sociale proche de la sociologie critique. À ce titre, le lecteur s'étonnera du silence constant à l'endroit de la sociologie pragmatique, dont un des objectifs a précisément été de définir des valeurs morales comme des compétences acquises au fil d'épreuves (Boltanski 1991), ce qui ne peut que renvoyer à la notion de « carrière morale » reprise par Raymond Massé à la tradition de l'interactionnisme symbolique.

La dernière partie évoque utilement des interrogations méthodologiques en les rattachant à des enquêtes de terrain d'anthropologues contemporains. Une présentation problématisée des modes d'enquête (observation de la vie quotidienne, des interactions et des conversations, mais aussi étude des raisonnements moraux, utilisation de dilemmes éthiques en psychologie transculturelle, attention portée aux crises et ruptures morales, retour à des formes de récit de vie morale, etc.) offre un parcours revigorant dans la littérature anthropologique récente. La mise en exergue de la confusion entre relativisme méthodologique, qui consiste à ne pas émettre des jugements de valeur sur les situations observées, et relativisme moral, ne reconnaissant pas de valeur universelle tout en promouvant universellement la tolérance, débouche sur une critique appuyée de celui-ci, identifiée en fin de compte à l'anthropologie culturaliste. La critique gagnerait par ailleurs à ne pas s'attaquer à un courant présenté sous la figure d'un repoussoir – le culturalisme holistique – devenant lui-même une coquille vide à force d'être substantialisé sans référence à des travaux précis.

Ce travail de synthèse, éminemment difficile du fait de l'instabilité du domaine auquel il s'attache, cède finalement à désir normatif qui fait que ses conclusions, moins que des problèmes ouverts et stimulants, s'énoncent dans le registre impératif de la mission quant à ce que l'anthropologie de l'éthique *doit* être et *sera*, sans pour autant parvenir à proposer un modèle interprétatif inédit. Renversement surprenant, mais moins rare qu'il n'y paraît, de la contamination d'un discours savant par son objet, qui témoigne peut-être également d'une volonté plus profonde : la recherche d'universaux et, réflexivement, des usages politiques associés à leur promotion universelle – deux moments distincts sur lesquels Raymond Massé attire l'attention du lecteur avec pertinence.

## Références

- Boltanski, L.. 1991. *L'Amour et la justice comme compétences : Trois essais de sociologie de l'action*. Paris, Métailié.
- Hatch, Elvin. 1983. *Culture and Morality: The Relativity of Values in Anthropology*. New York, Columbia University Press.
- Radin, Paul. 1927. *Primitive Man as Philosopher*. New York, D. Appleton and Co.

---

**Doyon, Sabrina, et Sabinot, Catherine, *Anthropologie des espaces côtiers et de la conservation environnementale : pêche, sel et flamants roses dans les réserves de biosphère yucatèques au Mexique*, Presses de l'Université Laval, 2015, 290 pages.**

Véronique Bussièrès

Département de Géographie, Urbanisme et Environnement,  
Université Concordia

Les aires protégées représentent l'outil principal utilisé à l'échelle mondiale pour la conservation de la biodiversité (Watson et al. 2016). Initialement basées sur une approche préservationniste excluant les populations locales, plusieurs aires protégées tentent maintenant d'allier conservation et développement durable pour les communautés environnantes (Brown 2002 ; Kothari, Camill, and Brown 2013 ; Stevens and De Lacy 1997). La littérature concernant les aires protégées est abondante, mais compte relativement peu d'études de cas aussi approfondies que celles présentées par Sabrina Doyon et Catherine Sabinot (2015). En effet, l'originalité et l'intérêt de cet ouvrage collectif reposent sur le regard ethnographique qu'il pose sur six villages du Yucatán, au Mexique, tous situés à l'intérieur des limites d'aires protégées côtières ayant le statut de Réserves de la Biosphère.

L'approche développée dans cet ouvrage amène les auteurs à mettre en évidence les relations de pouvoirs associées à la gestion des aires protégées, entre autres à travers l'usage du discours de conservation par les différents acteurs impliqués. Elle leur permet d'identifier les obstacles à surmonter pour atteindre les objectifs des Réserves de la Biosphère, c'est-à-dire la conservation de la biodiversité de concert avec le développement durable des communautés avoisinantes (UNESCO 2016). La comparaison entre les différents villages étudiés permet de faire ressortir non seulement des divergences, mais aussi des points communs à ces communautés. Cet ouvrage représente donc à la fois une référence générale utile aux chercheurs et étudiants œuvrant dans le domaine de la conservation, ainsi qu'une contribution importante à la littérature relative à la gestion des aires protégées en milieux côtiers et impliquant des communautés locales.

Les deux premiers chapitres (Introduction et Chapitre 1) sont consacrés au contexte social, économique et politique du Mexique et du Yucatan. Dans le chapitre introductif, Doyon et Sabinot présentent le cadre théorique qui sous-tend leur approche ethnographique et relatent en détail l'histoire économique et sociale de la côte du Yucatán. Elles proposent également une revue détaillée de l'histoire des aires protégées au niveau mondial. Dans le chapitre suivant, Leblanc, Doyon et Sabinot dressent le portrait des politiques environnementales,

de l'évolution de la notion de conservation et des aires protégées au Mexique.

Les six chapitres suivants présentent les recherches ethnographiques menées au sein des six villages côtiers sélectionnés. Dans le chapitre 2, Paquet relate l'histoire récente d'Isla Arena, une petite communauté située à une extrémité de la Réserve de la Biosphère de Ria Celestun dans le nord de l'état de Campeche, à la frontière avec le Yucatan. Il met en lumière l'impact de la possession de permis de pêche sur les dynamiques de pouvoir, et conséquemment sur la structure socio-économique de la communauté. Paquet discute également des perceptions plutôt négatives des insulaires par rapport à la présence de la Réserve de la Biosphère de Ria Celestun ; perceptions majoritairement basées sur le peu de bénéfices que ceux-ci tirent de la présence de cette aire protégée.

Le chapitre 3 nous amène à Celestun, village voisin d'Isla Arena, situé à l'autre extrémité de la Réserve de la Biosphère de Ria Celestun. Sabinot et Doyon y explorent les tensions qui existent entre le régime de nature, tel que véhiculé par la Réserve et l'idée de nature propre aux habitants de Celestun. Cette analyse traite également des relations entre les savoirs traditionnels des habitants et les nouvelles règles gouvernementales, fortement influencées par les discours et valeurs internationales (ou plutôt occidentales) entourant la conservation. Les auteures démontrent comment les agents de la réserve, de par leurs interventions de sensibilisation, ont réussi à changer le discours des habitants, sans pour autant changer de façon significative leurs pratiques ancrées dans le cycle saisonnier des activités commerciales et de subsistance.

Dans le chapitre suivant, Uc Espada nous transporte à San Felipe, un village situé plus à l'ouest de la côte du Yucatan, et à l'extrémité est de la Réserve de Ria Lagartos. Elle y étudie l'interaction entre deux types de pêches interdépendantes : celle au poulpe et celle au *maxquil*, une espèce de crabe utilisé comme appât pour pêcher le premier. Cette étude ethnographique se penche particulièrement sur le changement dans les dynamiques de pouvoir entre les genres depuis qu'un groupe de femmes a formé une coopérative de pêche au *maxquil*, activité préalablement réservée aux hommes, menant ainsi à leur émancipation économique puis sociale.

Le chapitre 5 explore la construction sociale de l'environnement à Rio Lagartos, village voisin de San Felipe. Leblanc y utilise l'espace comme cadre analytique afin d'explorer et de documenter « la dimension spatiale de la vie quotidienne et des rapports sociaux en situant les acteurs dans leur contexte socioculturel et environnemental, afin de comprendre comment ces derniers font l'expérience du monde sur les plans matériels et symboliques » (p. 164). Suite à l'inclusion dans la réserve de la biosphère Ria Lagartos, de nouvelles références pour la conservation y ont fait leur apparition et ont influencé le discours et les pratiques des résidents, ainsi que les rapports sociaux-environnementaux.

Le village de Colaradas, examiné dans le chapitre 6, est un cas unique dans la région, puisqu'une entreprise d'exploitation du sel est située à l'intérieur de la Réserve de la Biosphère. Dans ce chapitre, Doyon et Paquet présentent une analyse territoriale, en lien avec l'exploitation des ressources. L'influence de l'entreprise y est particulièrement marquante, puisque la majorité de la population y travaille, et qu'elle contrôle de nombreux aspects de la vie à Colaradas comme la propriété foncière, l'entretien des infrastructures, et la sécurité.